

FRANÇOIS
CUSSET
**LA HAINE DE
L'ÉMANCIPATION**

DEBOUT LA JEUNESSE DU MONDE



**TRACTS
GALLIMARD**

N°45

À l'heure du soupçon, il y a deux attitudes possibles. Celle de la désillusion et du renoncement, d'une part, nourrie par le constat que le temps de la réflexion et celui de la décision n'ont plus rien en commun ; celle d'un regain d'attention, d'autre part, dont témoignent le retour des cahiers de doléances et la réactivation d'un débat d'ampleur nationale. Notre liberté de penser, comme au vrai toutes nos libertés, ne peut s'exercer en dehors de notre volonté de comprendre.

Voilà pourquoi la collection « Tracts » fera entrer les femmes et les hommes de lettres dans le débat, en accueillant des essais en prise avec leur temps mais riches de la distance propre à leur singularité. Ces voix doivent se faire entendre en tous lieux, comme ce fut le cas des grands « tracts de la NRF » qui parurent dans les années 1930, signés par André Gide, Jules Romains, Thomas Mann ou Jean Giono – lequel rappelait en son temps : « Nous vivons les mots quand ils sont justes. »

Puissions-nous tous ensemble faire revivre cette belle exigence.

ANTOINE GALLIMARD



OceanofPDF.com

*« L'acquiescement éclaire le visage. Le refus lui donne la
beauté. »*

René Char

OceanofPDF.com

Pourquoi tant de haine ? Pourquoi la « différence » (la différence sexuelle, ethnoculturelle, dans le mode de vie ou le rapport au vivant), cette différence qu'on pensait admise, conquise de haute lutte dans la seconde moitié du siècle dernier, suscite-t-elle aujourd'hui si souvent ce mélange de panique morale et de répugnance épidermique – qui ne se cache plus, et dans certains pays tient même les rênes du pouvoir ? Et puis n'a-t-on pas mieux à faire, tandis que la planète brûle, l'économie déraile, les guerres reprennent ? Mais non : partout l'air est pesant, délétère, chargé de tensions, de ce fiel qui recharge des rancœurs anciennes et électrise les rapports sociaux.

LA FABRIQUE D'UN MONSTRE

D'un côté, c'est la haine ordinaire, celle que médias et réseaux sociaux ont tant favorisée et que les personnes « différentes » relancent, pour leur malheur, dès qu'elles sortent du bois, affirment ce qu'elles sont, revendiquent leur différence. La haine alors les attend. Pour peu qu'une travailleuse de couleur soit renvoyée d'un mot par l'employeur ou le client à des stéréotypes éculés, que le malaise d'un adolescent¹ avec le genre qui lui a été assigné à la naissance soit vu comme un caprice ridicule, qu'une allumette écologique allume la bombe sexiste ou raciste dans une tête dérangée (le téléspectateur qui abomine ces militantes véganes aux cheveux trop courts ou, comme je l'ai entendu un jour de canicule, ce piéton qui insulte une femme en burka en lui souhaitant « d'avoir bien chaud ») : s'aperçoit alors, hideux, un grouillement d'agacements âcres et d'hostilité rentrée que tant de passants taisent ou expulsent mais portent en eux, chevillé au corps. Car avant d'être acquise, l'ouverture des possibles relève d'abord de l'impensable, et de l'insupportable : il n'est pas acquis, dans les années 2020, qu'on puisse être autre chose que ce que semblent exprimer une coiffure ou un accoutrement, ou qu'on puisse devenir à quinze ans le sujet d'un autre genre que celui assigné à la naissance, de la même manière qu'il n'était pas acquis, au XIX^e siècle, que les Noirs ne soient pas mentalement inférieurs aux Blancs, comme le posait la pseudo-science d'alors, ni avant 1960 que les femmes ne soient pas vouées par définition à la reproduction de l'espèce et au nettoyage des toilettes. Pas *encore* acquis.

Et d'un autre côté, c'est la haine extraordinaire, celle de pamphlétaires cupides et d'idéologues de réseaux sociaux. Une haine plus bavarde, plus érudite, qu'un certain élitisme juge plus présentable, mais qu'anime le même venin que les haines de rue et qui contribue plus sûrement qu'elles, *avec* elles, à fabriquer cet Ennemi unique : à changer la différence honnie, la multiplicité

qu'on disait bienvenue, en un seul monolithe effrayant, monstre idéologique qui menacerait l'ordre du monde – qu'on l'appelle wokisme, islamogauchisme, communautarisme, extrémisme minoritaire ou passion identitaire, selon les noms variés dont on l'affuble, tous inadéquats, détournés ou inventés. Ces haines présentables là ont un vaste spectre, qui va du mépris générationnel à la guerre de civilisation, du réactionnaire de droite décomplexé à l'anticommunautariste social-démocrate bien-pensant. Mais il trouve dans chaque pays, du moins en Europe et en Amérique, des coterie de mâles blancs énervés tous prêts à l'enrichir encore, le renouveler toujours – et derrière la profusion des manchettes, tweets rageurs ou best-sellers de saison, il est assez monotone.

Quelques morceaux choisis de cette aversion d'époque, de cette haine typique des années (deux mille) vingt – en en restant ici à l'Hexagone et ses plumes parisiennes. Brice Couturier, de France Culture, vomit une génération « victime, paranoïaque, puritaine, stupide, relativiste, tribaliste », autant de « Narcisse au carré » dont les « gémissements » seraient stratégiques, pour « acquérir du pouvoir ». Philippe Val, ex de *Charlie Hebdo* (mais n'hésitant pas à soutenir *Valeurs actuelles*), voit partout les « conjurations de la galaxie woke », les « fanatiques » et le nouvel « absolutisme ». Pascal Bruckner, qui s'était déjà fait hier l'avocat de l'homme blanc « accusé de tous les maux », entend cette fois organiser « la résistance » contre ce « nouveau racisme » inversé et sa « démence [qui] déferle sur le monde ». L'essayiste Michel Onfray agonit les « délires » des minorités au fil de ses interventions : « c'est l'acide qui détruit tout ce qui a fait notre civilisation », résume-t-il. Le critique Pierre Jourde, comme les autres, compare cette « tyrannie » à celle des « régimes totalitaires » d'hier. Le chroniqueur souverainiste québécois Mathieu Bock-Côté, auquel tous font référence, propose sa genèse de cette « confiscation de la démocratie par une minorité », via mai 1968 et sa diversité « sacralisée », le « malaise conservateur » face au flot « des pénitences et des excuses », la

« mondialisation » et la « fabrique d'un nouveau peuple ». Caricatures, approximations et contre-vérités se retrouvent aussi dans les pages d'agitateurs d'opinion moins influents, telle la journaliste Anne Toulouse qui, craignant de voir la France « contaminée » à son tour, alerte contre ces dérives « effroyables » en trouvant « plus de diversité raciale » dans la France de l'ère coloniale, ou en imputant la « tendance des Afro-Américains à se regrouper entre eux » à leur « méfiance héréditaire à l'égard du reste de la population » [*sic*]². Partout, on met en garde contre la « fureur wokiste », sans que personne ne comprenne le terme. N'en jetez plus ! Diable, quelle ruse retorse : la (soi-disant) victime, voilà l'ennemi, qui avait caché son jeu et le révèle enfin, hystériquement, au grand jour.

Ce qui justifie de tels raisonnements, et alimente ces polémiques, tient en une série limitée d'anecdotes et d'histoires, certaines avérées mais déformées, d'autres simples *fake* diffusés par des réseaux d'extrême droite mais relayés sans aller vérifier. Un florilège de qu'en dira-t-on, montés en épingle pour qu'on croie bel et bien menacés d'extinction la liberté d'expression, la licence poétique, le débat public et la coexistence harmonieuse de toutes et de tous. Il suffit de déformer le récit, de le sortir de son contexte, ou juste (quand il est exact) de faire passer l'exception pour la règle, l'emballement d'un clan pour représentatif de tous, et le tour est joué – qui permet aux nouveaux pamphlétaires de noircir leurs pamphlets et aux lecteurs mal informés de crier au fanatisme. Il y a les reprises de légendes urbaines relayées sur la fachosphère : les ascenseurs qui ne seraient plus mixtes aux États-Unis, ou le virage végétarien de tel politicien. Il y a les faits tronqués ou les dénouements exagérés, comme de dire qu'à cause du « *n word* », *Les Dix petits nègres* d'Agatha Christie aurait été retiré de la vente, alors qu'il n'a été que retiré. Il y a les empêchements de s'exprimer racontés à toutes les sauces, alors qu'en d'autres temps ils furent tellement plus graves : l'annulation de la conférence de la philosophe Sylviane Agacinski, à Bordeaux en 2019, l'université la justifiant

par les « menaces violentes » de militants pro-GPA (Gestation pour autrui) avant de préciser qu'elle interprétait ainsi un communiqué d'associations étudiantes opposées à sa venue ; ou la représentation des *Suppliantes* d'Eschyle à la Sorbonne, annulée la même année parce que des militants se sont indignés que les personnages de couleur en soient joués par des acteurs blancs maquillés (la pratique du *blackface*), sans que l'action d'un groupe isolé ne représente le large spectre d'activismes (et d'opinions) sur ces questions complexes d'art et de politique.

Et c'est d'une poignée de cas avérés ou suspectés d'abus sexuels, sur mineurs ou subalternes hiérarchiques, par des figures notoires (du présentateur Patrick Poivre d'Arvor au producteur américain Harvey Weinstein, cette dernière révélation lançant en 2018 le mouvement #metoo) que s'autorisent les mêmes tenants de la croisade anti-*woke* pour alerter sur la catastrophe, la destruction des meilleurs acquis de la civilisation : la nécessité de séparer l'œuvre d'art de la biographie de son auteur, la prescription pénale des délits sexuels, la protection de la vie privée, la tradition de la séduction « à la française » – même quand aucun de ces acquis ne fait plus consensus, et tous ont toujours fait débat. Quant au César décerné début 2020 à Roman Polanski, il inaugurerait un geste inédit : le refus public du déni collectif, lorsque l'actrice Adèle Haenel quitta la salle (car « désormais on se lève et on se barre³ »). Il révélait surtout, deux ans après #metoo, qu'une certaine « exception sexuelle » maintenue en France continuait d'y faire passer les luttes contre l'oppression sexuelle pour des gesticulations tout à fait minoritaires – même quand pareilles révélations se multiplient, devenues un filon éditorial et médiatique.

Et puis, exagérant encore la menace, il y a le pur et simple délire venu parfois de voix d'autorité, habituées à plus de mesure, à un vocabulaire de moins sombre mémoire. C'est le cas début 2021 quand la ministre de l'Enseignement supérieur Frédérique Vidal dénonce « la gangrène de l'islamogauchisme » dans l'université française, d'un mot qui ne correspond à

rien, sans qu'aucun fait ne puisse l'avérer ni qu'aucune étude n'ait ensuite été diligentée. Et c'est le cas quand officiels ou éditorialistes hurlent au loup, évoquant l'Inquisition et les autodafés nazis, devant le « raz de marée de la *cancel culture* » et du refus de « l'appropriation culturelle », omettant de rappeler l'évidence : qu'à côté de débats virulents, parfois maladroits, sur les listes de lecture de certains cours de licence ou sur les mots devenus imprononçables, l'appropriation culturelle est d'abord le fait de cinq siècles d'histoire coloniale (et de pillage patrimonial) et la « *cancel culture* », qui censure et surveille, autrement violente dans le camp adverse. Car les ligues chrétiennes font retirer des bibliothèques américaines la bande dessinée d'Art Spiegelman sur la Shoah ou les romans de Toni Morrison, pendant que Turning Point USA et l'Observatoire du décolonialisme en France traquent les activistes minoritaires au jour le jour. Le dossier de presse du film primé de Polanski avait beau comparer « l'acharnement » des féministes contre lui à la terreur stalinienne de son enfance, et les Trumpistes les plus rusés traiter de « maccarthystes » de jeunes universitaires de gauche, on se demande ce qui, dans l'improbable nébuleuse *woke*, pourrait s'apparenter au goulag, aux procès de Prague, aux bûchers berlinois de 1933 ou à la chasse aux sorcières maccarthyste. Les minorités, combien de divisions ? Leur nouvelle vigilance, quel danger réel ?

Car on ne sait jamais, dans ces diatribes solennelles, si les jeunes ou les militants cités et ciblés menacent de mort la civilisation, sapant deux millénaires de progrès, ou s'ils ne sont que des chochottes trop sensibles (aux discriminations) dont la susceptibilité en excès ne risque pas de changer le monde. On peine à évaluer la menace. Alors ? Danger mortel, ou contorsions de douille ? Tournant historique, ou vogue rhétorique ? Ou encore, selon une autre comparaison fréquente : nouveaux gardes rouges, prêts à dézinguer tout ce qui ne serait pas eux, ou simples « tigres de papier », qui ne déchireront jamais que du papier (selon la formule chère aux maoïstes des années 1970) ?

Même si le papier, dans ce domaine, annoncerait le pire : nos nouveaux croisés sont nombreux à trouver la source de ces « fanatismes » dans les pages obscures des philosophes français de l'après-structuralisme, les Foucault, Derrida et Deleuze que les campus américains ont rassemblés sous le label de « French Theory », avant de développer en leur nom études minoritaires de Master et autres cours de *cultural studies* – alors que la « déconstruction » de Jacques Derrida ne visait pas le mâle dominant mais la transparence du sens, la « normalisation » explorée par Michel Foucault ne mettait pas l'Occident en accusation mais les théories du pouvoir sous un jour neuf, et les « politiques mineures » invoquées par Gilles Deleuze et Félix Guattari ne concernaient pas l'activisme minoritaire mais l'usage de la langue allemande par Kafka et des « lignes de fuite » par ceux qui préfèrent se soustraire aux institutions. Mais peu important les contresens, la messe est dite : ces philosophes trop en vogue pour n'être pas suspects auraient inspiré les dangereux minoritaires d'aujourd'hui.

C'est ce que clamait l'ancien ministre de l'Éducation nationale Jean-Michel Blanquer, inaugurant début 2021 un colloque en Sorbonne et un « Laboratoire républicain » voués à nous « guérir » de la déconstruction, comme si c'était un synonyme de destruction, et comme si la France devait expier la faute d'avoir enfanté ces philosophes irresponsables : « c'est nous qui avons inoculé le virus, avec la French Theory, maintenant nous devons fournir le vaccin » – champ lexical de triste aloi en pleine pandémie de Covid. Reste que la menace, pour eux, viendrait de loin, des antiracistes d'hier ou des archéoféministes des *sixties*, et de ces philosophes nés avant-guerre que les « valeurs universelles » avaient laissés sceptiques.

Et la haine du bouc émissaire minoritaire, que sa différence chérie pousserait à trahir nos valeurs communes, et que son purisme naïf muerait en ange exterminateur⁴, vient elle aussi de loin : de siècles de différence prohibée et de minorités réprimées, et du tournant du dernier demi-siècle, à mesure qu'on remplaçait la terreur communiste, en phase de déclin rapide, par un

épouvantail au goût du jour, un nouvel ennemi puritain et communautariste permettant de ressouder des sociétés désenchantées autour d'un combat commun – car pour exister, la République a besoin d'un adversaire. Saint-Just l'écrivait en 1792 : « l'arbre de la liberté ne croît qu'arrosé par le sang des tyrans », ces derniers fussent-ils désormais des lycéennes voilées, des militants communautaires, des jeunes en transition de genre ou des antispécistes taguant une vitrine de boucherie.

QUELQUE CHOSE SE LÈVE

Mais les choses, depuis peu, s'accroissent : la Fondation pour l'Innovation politique, source de beaucoup de ces libelles, inventait dans un rapport du début 2021 une « idéologie *woke* » unitaire dotée de son « complotisme intolérant⁵ ». Et la guerre que ce mot révèle, tout en l'intensifiant, est d'une tout autre ampleur que la confrontation plus sporadique, ou indifférente, entre ces pôles opposés au siècle dernier. Car le Front homosexuel d'action révolutionnaire (FHAR) créé par Guy Hocquenghem en 1971 était, pour le coup, trop minoritaire pour inquiéter qui que ce soit, et en face, la bande de libres-penseurs réactionnaires conspuant au fil des années 1970-1980 les féministes « frustrées » et les antiracistes « crétins » (autour notamment de *L'Idiot international*, revue et collectif de Jean-Edern Hallier) ressemblait plus à une coterie de salonnards qu'à la guerre déclarée aujourd'hui au « poison » minoritaire par certains chefs d'État (Jair Bolsonaro, Donald Trump, Narendra Modi...). L'affaire a changé d'échelle, et la guerre n'est plus une métaphore : d'un côté de cette guerre, là où on traque les « indigènes » (ceux qui refuseraient l'intégration) et où on finit par « casser du pédé », les tigres ne sont plus du tout de papier, comme en témoignent toutes les statistiques sur la hausse des violences physiques contre les migrants, les femmes, les homosexuels ou les écologistes radicaux. De même qu'ont évolué les rapports de force dans

l'opinion, plus violemment divisée que dans l'immédiat après-68. À ce titre, aucun des croisés anti-*woke* d'aujourd'hui n'est le courageux résistant qu'il prétend être, héros solitaire dans un monde décadent, mais juste le ventriloque plus ou moins habile d'une colère anti-minoritaire diffuse, probablement majoritaire (si l'on en croit sondages et élections), incontournable en tout cas.

Sauf qu'un tel ventriloque sera responsable devant l'histoire. Car ces guerres culturelles et ces polémiques plus ponctuelles, du *blackface* à la GPA, du monolithe *woke* à l'épouvantail *cancel*, leur apporter tant de crédit, s'y engager frontalement comme le font ces croisés-là, c'est faire le jeu de ceux qui y ont un intérêt direct : droites dures ou extrêmes qui racolent en les intimidant, depuis quarante ans, les électeurs abandonnés par les gauches de pouvoir, mais aussi les médias qui les mettent en scène, pour vendre du temps d'attention, et les managers qui les détournent, pour redorer le blason de leur entreprise. Même au nom de valeurs défendables, avec de bonnes intentions, faire le jeu des cyniques ou des haineux, sinon des deux, mène toujours à la tragédie politique. Tous ceux qui jettent actuellement le bébé avec l'eau du bain, réduisant les combats renouvelés des minorités mondiales à deux anecdotes et trois dérives rhétoriques – comme d'autres, parfois les mêmes, réduisent tout l'islam au salafisme, ou les États-Unis au seul Ku Klux Klan –, commettent une faute morale et politique grave doublée d'une erreur intellectuelle fâcheuse. La guerre bien réelle dont il est question ici oblige tout le monde, sinon à prendre parti, du moins à avoir conscience de ces enjeux, conscience que l'opinion du moment ou la crédulité face à une anecdote en boucle peut détruire ou favoriser, armer ou bâillonner un camp ou l'autre.

Parler ici de *croisés*, c'est rappeler que quels qu'ils soient, traditionalistes excités ou libéraux plus modérés, ils font le jeu d'une vague ultraconservatrice globale, de l'*alt-right* (la droite extrême) américaine à l'extrême droite française entrée en nombre au Parlement. Une vague qui a, elle, un agenda précis et des haines plus meurtrières que des invectives de chroniqueurs. Dans la discussion

de café du commerce, où font toujours irruption un « je ne suis pas raciste *mais* » et un « je ne suis pas sexiste *mais* », la conjonction adversative sort ceux qui l'emploient du café du commerce pour les jeter, à leur corps défendant, dans le camp de plus en plus fortifié des pires ennemis actuels de l'humanité.

Et en face ? En fin de compte, qui sont ces minoritaires à ce point abhorrés ? Qu'ont-ils fait pour mériter pareil opprobre ? Ce n'est pas en lisant nos croisés qu'on aura la réponse, tant le fourre-tout de leurs cibles manque d'unité. Ils coiffent sous le même label *woke* infamant des choses aussi variées, politiquement incompatibles, que la nouvelle *Petite Sirène* noire de Disney, des émeutes mondiales contre la violence policière, des manifestations pour les droits des femmes sponsorisées par des multinationales, la contestation de manuels scolaires jugés biaisés, ou encore l'improbable (et hilarante !) réforme cachée de l'école primaire qui permettrait d'y éduquer les élèves à devenir transgenres – comme le faisait croire en 2016 le Printemps républicain, né en France de l'opposition au Mariage pour tous. Si l'on retire de cette liste le « *woke-washing* » et l'enfumage managérial, tout ce qui relève d'une récupération des luttes minoritaires par les forces du marché – qui en sont moins l'allié que la cible plus ou moins directe, et la cause profonde de la guerre en cours (on y reviendra) –, il reste l'épais maquis des résistances à l'oppression et aux discriminations : tout un archipel d'organismes et de causes, dont le possible motif commun constitue la grande question politique à venir. La seule, peut-être.

Du côté du racisme, qui est politique quand la loi n'empêche pas l'injustice, culturel quand ses représentations « produisent » des corps stéréotypés, racisés – et qui est partout aggravé par la hausse des inégalités, les tactiques politiciennes, la persistance d'un inconscient colonial (ou nord-sud) tenace –, c'est la galaxie des ONG, des mouvements décoloniaux, des soutiens aux migrants et réfugiés, des « indigénistes » radicaux ou des antiracistes républicains. Avec pour avant-scène le combat désormais mondial du

mouvement Black Lives Matter, créé à New York en 2013. En France, ils s'appellent Pas sans Nous (créé par Mohamed Mechmache), Les Indivisibles (Rokhaya Diallo), le Collectif contre l'islamophobie, le Haut Conseil des Asiatiques de France, ou pour unir les quartiers, Ghatt'up, ACLeFeu (né des émeutes de 2005) ou le Front uni des Immigrations et Quartiers populaires – et des centaines d'autres, y compris au croisement du féminisme et de l'antiracisme, comme Lallab, à Ivry-sur-Seine, ou Madame Rap, à Bagnolet. En matière de sexe et de genre, l'archipel est plus éclaté encore, du combat contre le féminicide en hausse presque partout (dans le monde, une femme meurt toutes les onze secondes sous les coups de son mari ou compagnon) aux luttes contre l'homophobie et la transphobie et leur virulence nouvelle. Tous s'attaquent aux oppressions sexuelles, de l'excision au viol mondain, et à la différence sexuelle essentialisée (le dualisme homme-femme avec ses archétypes), en quête d'une construction de genre inédite – y compris par l'abandon du genre initial, la mélancolie qu'il laisse et les difficultés qu'il suscite. D'où la figure iconique de la personne trans, brandie hier par les philosophes Judith Butler ou Paul B. Preciado parce qu'elle inspire aux défenseurs de la norme dominante une peur profonde, une crise panique de l'altérité. Ici, derrière les plus connues (Femen, Chiennes de garde, ou l'Inter-LGBT), les associations s'appellent Effronté.es, La Barbe, #NousToutes, SOSHomophobie, la Marche des daronnes, Brigade antisexiste – et des centaines d'autres, jusqu'au collectif contre le viol Ruptures, le podcast Quoi de Meuf ? de l'afroféministe Kiyémis, ou le site web T'as joui ? pour faire valoir le plaisir sexuel féminin.

De plus en plus, la perception de soi comme minorité politique concerne aussi les personnes handicapées (la lutte contre le « validisme »), végétariennes militantes (contre le « spécisme »), électro-sensibles (contre la vie en réseau) et, dans une moindre mesure, parce que l'accès à une conscience politique active y est plus difficile, les réfugiés climatiques, les désocialisés complets, voire les

personnes âgées isolées. Autant d'invisibles – qui sont loin d'envahir l'espace public, où ils se contentent de raser les murs – dont le point commun, donc la possibilité d'une lutte commune, tient au fait d'être définis comme un « problème » : « problème du voile » imposé en France depuis trente ans, « problème » des migrants, « problème » homosexuel ou transsexuel. C'est ce que disait déjà le sociologue noir W.E.B. Du Bois qui, dans l'Amérique de la ségrégation, lançait une enquête scientifique de longue haleine sur « ce que cela fait d'être *un problème* », subjectivement, socialement, au fil du temps et des générations. Pour s'inquiéter comme nos croisés du « monstre *woke* », il faut n'avoir jamais senti ce que cela faisait « d'être un problème », par sa couleur de peau, son sexe, ses préférences, son apparence physique ou son statut social. L'autre mot-clé, pour comprendre ici ce qu'est une minorité, est celui de vulnérabilité, qui étend la lutte à toute la défense du vivant, écologique et politique : il faut changer les êtres les plus vulnérables d'objets écrasés en sujets actifs, politiques et juridiques.

Dans le champ large de l'écologie, les organismes fondés récemment sont plus nombreux encore : outre les plus visibles Amis de la Terre, Extinction Rebellion ou autre Confédération paysanne, ils s'appellent Re : wild (collectif « anti-captivité »), Colibris (créé par Pierre Rabhi), la Veggie Pride, SOL Alternatives Agroécologiques et Solidaires, L214 éthique & animaux (du nom de l'article du Code rural qui reconnaît les animaux « comme des êtres sensibles ») – et des centaines d'autres, comme les *Cahiers antisécistes*, où est discutée la philosophie morale du mouvement, ou le Parlement des Non-humains, pour faire des êtres naturels, fleuves ou forêts en danger, des sujets de droits (comme ont commencé de le faire la Nouvelle-Zélande ou l'Équateur). Un paysage sacrément chamarré. D'où l'inventaire éclectique de ce à quoi les uns et les autres s'opposent : criminalisation de l'homosexualité et de l'avortement, violences faites aux femmes et aux homos/trans, harcèlements, limitation du mariage et de la procréation aux couples hétérosexuels, expulsion

des réfugiés, discrimination des minorités visibles, déni de l'histoire coloniale, montée des extrêmes droites, destruction de la biodiversité, artificialisation des sols, aménagements urbains, méga projets industriels, mais aussi inégalités salariales, esclavage des sans-papiers, financiarisation de l'économie, violences policières, évasion fiscale ou encore contrôle des réseaux par les géants du Web.

Ici et là, quelque chose se lève aux quatre coins du globe face à une adversité ravivée, quelque chose d'encore éclaté, mal dégrossi, parfois naïf ou péremptoire. Quelque chose qui soulève peu à ce peu cet univers de peurs enfouies et de boucs émissaires en réseau. Quelque chose qui n'est pas la fin de la civilisation, mais peut-être sa dernière chance : la seule bonne nouvelle récente, en tout cas, dans le monde triplement malade de ce début de millénaire – malade de l'économie, de la solitude numérique et, bien sûr, de la catastrophe écologique, avec son pendant médical et sanitaire. Et ce qui se lève là est jeune, incroyablement jeune. Moyennant un dangereux fossé entre les générations, le risque fatal d'une rupture des liens et de tout langage commun. Car la minorité en question, dans son indéfinition, est aussi la jeunesse du monde : une génération nouvelle, immédiatement mondiale, exposée aux fièvres numériques et au fatalisme des aînés, désolés de leur laisser un monde où ils n'auront, disent-ils, aucune chance. Avant d'être un choix éthique ou politique, pour les opprimés sans visage ou pour le vieil universel (s'il est encore tenable), s'engager dans cette guerre est d'abord pragmatique. C'est le seul moyen de ne pas perdre complètement le lien avec la jeune génération, dont le rapport immédiat au monde, aux plans sensoriel, verbal, social, se fait désormais exclusivement par la perception de la différence et de sa propre identité problématique.

On peut le regretter, regretter le commun de la lutte sociale ou de l'universel abstrait. Il reste que la subjectivation des plus jeunes (le mode sur lequel ils deviennent sujets de leur vie) passe avant tout par ces questions sexuelles, ethniques, géopolitiques, culturelles et écologiques – qui sont plus vraies, au

quotidien de leur vie, que les guerres lointaines, la finance devenue folle ou des programmes politiques qui les laissent froids. Même quand elle est dépolitisée, tentée par le nihilisme, l'hédonisme, la vie zombie ou sous psychotropes, la jeunesse du monde est ainsi. Elle a partout du mal à prononcer le mot nègre, même en titre d'un livre antiraciste. Elle trouve insultant le portrait de la famille immigrée (les Apu) dans le dessin animé *Les Simpsons*. Elle ramasse, souvent sans y penser, les déchets laissés dans la nature. Et sur ses réseaux, elle oppose son éthique spontanée de la « *body positivity* » à la vénération publicitaire des corps beaux, minces... et trop jeunes. Difficile pour ce groupe d'âge, en général, de se subjectiver du côté de la nation, de la tradition parentale, de la lutte sociale à l'ancienne ou des communautés trop abstraites qu'on les invite à rejoindre. Aller dans leur sens, les retrouver sur leurs terrains, écouter ce qu'ils ont à en dire est donc, qu'on le veuille ou non, la seule façon de construire avec eux quelque chose comme un avenir commun. Anas Kournif, l'étudiant sans ressources qui s'est immolé à Lyon fin 2019, jetant la jeunesse française dans la rue, ou Mohamed Bouazizi, le vendeur ambulant tunisien qui fit de même fin 2010, déclenchant les révoltes dites du « printemps arabe », font davantage sens, pour les jeunes d'aujourd'hui, que les références plus verticales à Trotski, Steve Jobs ou même Angela Davis. Leur geste désespéré a fait lien, joignant la défense de l'altérité écrasée, le combat pour le respect du vivant et la lutte contre la précarité en régime capitaliste.

L'ÉTERNEL RETOUR DU BÂTON

Rien d'autre ne relie les luttes minoritaires d'aujourd'hui que l'âge de ceux qui les mènent, le sol terrestre sous leurs pieds et la conjoncture historique lugubre de ce début de siècle. Leur transversalité fait l'objet d'une riche réflexion, et de quelques expériences, mais aucun discours, aucune organisation, aucun objectif politique spécifique ne les rassemble. *Woke*, dès lors, n'est pas une entité

cohérente, encore moins une « idéologie ». C'est un bidouillage de ses détracteurs, qui reprirent, pour le moquer, l'un des cris de ralliement des militants américains pour les droits civiques, pour leur éveil [*woke*], devenu le refrain de deux chansons à succès. *Woke* est le nom d'un fétiche politique, d'un fantasme réactionnaire : à la fois le nom de code d'une stratégie précise de régression politique et un cri de dégoût poussé par les populistes de droite mais aussi par la bonne société, par les libéraux à l'ancienne comme les nouveaux patriotes – la marque d'un chantage moral à visée politique, d'un côté, et de l'autre, le symptôme qu'à certains, décidément, l'émancipation des autres est insupportable, plus encore aujourd'hui qu'hier. *Woke* est un écran de fumée, le tour de passe-passe de fabricants de paniques morales et de victoires électorales⁶. Un mot de droite, qu'on peut laisser aux droites, et passer enfin à autre chose. Pour discerner, derrière l'écume des racontars, la vague de la politique qui vient, et derrière les anecdotes en boucle, la guerre effective en cours.

Car si s'ébroue depuis peu, de #metoo à Black Lives Matter, de résistance lexicale en marche pour le climat, une jeunesse désireuse de reprendre le travail d'émancipation, de le prolonger et de le renouveler, c'est qu'il avait perdu du terrain, été laissé en friche, récupéré commercialement mais abandonné politiquement. Et que, face à lui, depuis beaucoup plus longtemps, une droite de peurs et de haines se prépare à occuper l'espace public et à prendre le pouvoir, parvenant à annuler certaines avancées réelles du siècle dernier. C'est bien le sens du terme de *backlash*, ce retour de bâton qu'endurent depuis cinquante ans les idées comme les conquêtes progressistes – et qui aboutit aux reculs les plus récents : durcissement des règles migratoires, protestations réprimées par une police d'une violence inédite, réclusions de réfugiés dans des conditions inhumaines (la cruelle « jungle » de Calais étant la plus connue), loi contre le « séparatisme » communautaire, ou cette déconstitutionnalisation du droit à l'avortement au pays des quatre cents millions d'armes à feu en

circulation, qui fit dire aux femmes défilant le lendemain de la décision de la Cour suprême : « vos armes ont plus de droits que nos vagins ! ».

Il faut un peu de recul historique pour comprendre l'hégémonie culturelle et intellectuelle des droites dures, qui ont réussi à imposer leurs thèmes et leur vocabulaire dans l'espace public. Et pour éclairer le curieux lexique des nouveaux fascistes : ils parlent aux États-Unis de « marxisme culturel » pour désigner la défense des minorités et de « génocide des Blancs » pour la lutte antiraciste, louent les « racines » et les politiques de « remigration », font de la « théorie du genre » (autre monolithe de leur invention) la source obsessionnelle du chaos moral et de la misère masculine. Chaque révolution, on le sait, est suivie d'une contre-révolution. Ne fait pas exception la belle séquence émancipatrice des années 1945-1975, qui vit les colonies accéder à l'indépendance, l'État réguler les marchés et la jeunesse imposer une culture nouvelle et des droits inédits, notamment pour les femmes et les minorités. Puisqu'on ne peut pas recoloniser l'Afrique ni repénaliser l'homosexualité, le retour de bâton a pris d'autres formes, multiples. Passage d'un racisme politique de type colonial à un racisme culturel plus diffus, avec ses archétypes exotiques, l'invisibilisation médiatique des immigrés, une stricte ségrégation urbaine, mais aussi le paternalisme de « l'aide au développement » et le cauchemar administratif infligé aux migrants. Régression, à même les nouvelles libertés sexuelles, vers une violence désinhibée (du viol festif à l'inceste normalisé) et vers des stéréotypes hétéronormés, par le boom du porno et aujourd'hui, sur les réseaux sociaux, les injonctions à se faire bimbo ou viril. Désactivation, dans l'essentiel du débat public, des alternatives sociales et progressistes, au nom de la « fin » du communisme et de la révolution.

À chaque fois, c'est l'avancée qui déclenche le recul : la Gay Pride qui alimente l'homophobie, le féminisme qui pousse certains hommes vers un masculinisme rétrograde, l'antiracisme de magazine (façon SOS Racisme dans les années 1980) qui relance la xénophobie, ou l'émergence d'un Sud global

qui suscite un raidissement euro-américain, la peur d'élites mondiales blanches en train de perdre leurs privilèges politiques et épistémiques. Car le raidissement ou la désinhibition droitière, s'ils ne sont pas toujours majoritaires, ont été favorisés, au fil des décennies, par la diffusion croissante de thématiques et de raisonnements venus d'extrême droite, mais habilement édulcorés, rhétoriquement aseptisés, ou juste légitimés par leur accueil au cœur d'un espace de moins en moins public et de plus en plus avide de débats hystérisés et d'audiences record.

Vieilles d'un demi-siècle, les thèses ultradroitières de la Nouvelle Droite française (le Groupement de recherches et d'études pour la civilisation européenne d'Alain de Benoist, père spirituel du renouveau fasciste dans de nombreux pays) sont passées en contrebande. Les ont popularisées des logiques d'agenda (parler d'immigration au lieu d'économie), la stratégie de dédramatisation du Front National, mais aussi des enjeux plus frivoles, et d'autant plus efficaces – permettant d'opposer à une gauche « coincée », ascétique ou juste gestionnaire, une droite du plaisir et des outrances, de la bonne chère et de la transe festive. De même que certains opposent aujourd'hui à une jeunesse jugéeégaliste et austère, obsédée par le harcèlement, la « liberté d'importuner » et l'innocuité supposée d'une main aux fesses⁷. Se faire plaisir entre soi et dénoncer comme gageure la démocratisation des plaisirs : une stratégie de la distinction qui n'a pas peu contribué à l'illusion d'une droite dure inventive, cool et sympathique. Sous ces airs avenants, le pire s'est vite taillé la part du lion dans l'espace public. Car pendant ce temps, au fil des années 2010, les thèmes plus explicites du virilisme conquérant, de la préférence nationale et familiale, de l'Europe blanche menacée et de « l'identité nationale » en butte au « grand remplacement » migratoire (l'expression est de l'écrivain Renaud Camus) – thèmes des pamphlets agressifs des groupuscules identitaires du tournant du millénaire – se font une place et une audience larges partout où l'on peut les associer, non plus aux fantômes blêmes de Vichy

ou de Maurras, mais au ton détendu et aux libertés d'esprit de ces réactionnaires 2.0. Une telle conquête s'est faite sur fond de recul des utopies politiques et de culpabilisation des forces sociales, dans le vide laissé par les gauches du XX^e siècle, à mesure que les sociaux-démocrates au pouvoir trahissaient les classes populaires qui les avaient élus et que les horizons progressistes plus radicaux étaient assombris par l'actualité (que celle-ci fasse tomber le mur de Berlin, en 1989, ou les tours jumelles de New York, en 2001).

Des mots comme ceux d'un libelle identitaire vieux de dix ans, publié alors par une officine suprémaciste, sont aujourd'hui à la fois présents dans le débat public et associés par beaucoup, quand ils choquent encore, à un esprit subversif et une indépendance intellectuelle louables : « nous déclarons la guerre à tout ce qui rend l'Europe malade et risque de la tuer [...], à la fausse idéologie des soixante-huitards. Nous haïssons avec passion votre xénophilie hypocrite [...] Nous voulons être de vrais hommes et de vraies femmes⁸... » Les têtes brûlées du néofascisme européen, comme le Russe Alexandre Douguine, l'Italien Gabriele Adinolfi ou le Croate Tomislav Sunic, quand ce ne sont pas leurs cadets plus en vogue (incontournables sur les réseaux sociaux) tel le Français Julien Rochedy, ont non seulement un public démultiplié mais la réputation, désormais, d'être de vrais esprits libres. Car en ce début de XXI^e siècle, la rébellion est bel et bien passée à droite⁹ avec armes et bagages, avec l'esprit critique et l'audace transgressive, associés plus souvent dorénavant à ces discours ultraréactionnaires qu'à l'avant-garde progressiste, avec toute une galaxie contre-culturelle aussi et son accès à la jeunesse¹⁰ – et jusqu'à l'idée de révolution, ou le courage du basculement insurrectionnel. L'assaut du 6 janvier 2021 sur le Capitole de Washington par des centaines de suprémacistes supporters de Trump a révélé sur tous les écrans du monde cette étrange vérité, qu'on avait oubliée depuis les années 1930 : seule aujourd'hui

l'extrême droite a les moyens et sans doute le désir collectif d'un basculement révolutionnaire, vers le pire évidemment.

Ressentiment des célibataires involontaires (les *incels*, en anglais), dénigrement des bien-pensances de chochottes, désensorcellement de ces mauvaises énergies progressistes qui avaient rendu le monde impuissant¹¹, éloge de la supériorité occidentale, fierté pour le passé et pour l'avenir, détermination à affronter l'ennemi (mondialiste, étranger, féminin, différent) et à changer le monde par un coup de force : ces thèmes parlent à la jeunesse – qui constitue une part non négligeable des nouveaux bastions droitiers en guerre contre l'émancipation. On ne saurait réduire pareil triomphe idéologique aux habiles stratégies de quelques fascistes, aux effets des réseaux sociaux ou des nouveaux tribuns de la droite dure. Il s'est faufilé dans la conjoncture historique, profitant des lignes de force du dernier demi-siècle et des basculements, eux bien réels, qui s'y sont produits. Car entre déclin des alternatives de gauche et crise de la représentation démocratique, la politique a changé. Depuis la Marche pour l'égalité de 1983, les questions raciale et culturelle ont peu à peu remplacé l'ancienne question sociale. Les notions plus culturelles de *privilège* et d'*hégémonie* ont remplacé les motifs antérieurs de la domination et de l'exploitation. L'aspiration à la justice a remplacé la trop abstraite égalité, ou le désir de moins (d'injustices ou de croissance) le vieux rêve de plus (un régime politique nouveau, un développement économique sans limites). Le magistère moral, conquis par la droite dès le mouvement « antitotalitaire » des années 1970, a remplacé le tout-politique des années rouges. Et sur le terrain des mobilisations, la désintermédiation, horizontale et connivente, a remplacé l'enrôlement partisan et syndical, et la sécession dans des communautés autonomes, le projet d'une prise du pouvoir.

C'est un autre monde, délimité par la crise démocratique, l'étiollement des gauches, le crépuscule des alternatives, la surmédiatisation puis la numérisation intégrale de l'espace public : les éléments étaient réunis pour que les ennemis

du progrès accaparent les esprits, puisque la nature a horreur du vide. Une telle évolution est mondiale, bien sûr, comme celle des luttes minoritaires. En ce sens, tout imputer à l'influence délétère des campus américains est une autre imposture de nos croisés d'aujourd'hui. Car l'impact des États-Unis sur le reste du monde tient moins aujourd'hui au lexique antiraciste ou au féminisme en réseau qu'à des phénomènes autrement décisifs : la contagion de leurs techniques de marketing, de leur management agressif, de leur traitement chimique et militaire de la délinquance, le recul là-bas des droits du travail et des services publics.

FACE À LA VIOLENCE : LES RUSES DE L'INTELLIGENCE

Les tueries de masse de l'île d'Utoya en Norvège (par Anders Breivik, le 22 juillet 2011) ou de la mosquée de Christchurch en Nouvelle-Zélande (par Brenton Tarrant, le 15 mars 2019) ont rappelé à ceux qui en doutaient que le terrorisme d'extrême droite avait de beaux jours devant lui. Mais les néonazis, les « patriotes armés » ou les simples solitaires frustrés qui tirent au fusil d'assaut ou lancent une grenade, du Texas à l'Ontario, d'Allemagne en Espagne, sur des étudiantes s'égayant au soleil, des immigrés faisant leurs courses ou des musulmans fumant la chicha ne sont pas la seule forme – fût-elle la plus spectaculaire, grâce aux images en direct diffusées sur Twitch – des violences qui se multiplient contre les minorités. Loin de là. Des militantes féministes ou antiracistes sont passées à tabac, parfois assassinées – comme l'élue de Rio de Janeiro Marielle Franco, abattue en mars 2018. Le nombre croît chaque année des activistes écologistes pris dans des guets-apens, empêchés d'agir, parfois tués par balles. Ceux qui se contentent de défendre verbalement (mais résolument) les luttes minoritaires reçoivent des menaces de mort à leur domicile et des injures sur les réseaux. On peut contester le terme

de violence appliqué au parcours bureaucratique dantesque d'un simple renouvellement de carte de séjour, aux « frotteurs » lubriques du métro aux heures de pointe, aux désastres subjectifs du porno-capitalisme et du narcissisme en réseau. Reste qu'entre les injustices structurelles qu'elles continuent de subir et les passages à l'acte de plus en plus fréquents des suprémacistes, des islamophobes ou des masculinistes, les minorités font face désormais à une brutalité inédite – sans oublier les politiques actives, dans certains États, de ségrégation et d'écrasement de groupes ethniques ou religieux entiers.

C'est pourtant bien de violence, par la censure supposée, le sectarisme ou l'intolérance dénoncés, que les croisés du moment accusent chaque minorité. Certes, des millénaires de relégation des femmes, des siècles d'ethnocide colonial et des décennies de racisme et de sexisme nouveaux ne se concluront pas par une discussion cordiale et un verre de l'amitié : inutile d'attendre des violentés qu'ils demandent gentiment à leurs oppresseurs de bien vouloir arrêter. Mais un pavé antispéciste brisant la vitrine d'une boucherie ou un *sit-in* collectif bloquant la circulation sont le maximum de violence directe qu'on les voie commettre. L'émeute, bien sûr, est toujours possible, parce qu'elle « est la langue de ceux qu'on n'écoute pas », selon la formule de Malcolm X. Mais les pillages ou les règlements de compte que certains en profiteront pour faire (sans lien avec la lutte politique) ne dureront jamais et seront vite sanctionnés. Plus vite que les caches d'arme ou les ratonnades dont s'enorgueillissent les opposants à « l'islamisation » ou à ce « monde de tapettes ». Quant aux militants cagoulés défiant la police en tête de cortège, ils ont dix fois plus de chance d'être blessés que les forces de l'ordre. Car tous le disent, enseignants de banlieue ou travailleurs sociaux, éducateurs de terrain ou participants à des colloques aux États-Unis : les provocations antisémites ou « anti-blanches » du fond de la classe, les interdictions de s'exprimer parce qu'on n'est pas membre d'une minorité, les oppositions frontales et directes, tout cela est rarissime,

beaucoup n'en ont simplement jamais vu – ailleurs que dans les scènes extrapolées ou affabulées, depuis leur clavier, par les bons esprits. Mais si les minorités mènent leurs combats sans la violence dont on les accuse, elles ont recours à une palette élargie de tactiques, d'actions, de ruses et de pressions. À un travail acharné, d'activisme et de mobilisation, qui fait parler parfois de *burn-out* militant.

On peut, à grands traits¹², pointer quatre dimensions qui distinguent ces combats minoritaires des luttes sociales classiques, qu'elles prolongent à leur façon. La première est une communauté d'affects, de colères et de connivences, qui inscrit la lutte dans un *sentiment* commun plutôt qu'une adhésion politique. Dans la filiation des luttes des années 1960-1970, pour lesquelles « le personnel est politique », il s'agit d'instituer ensemble une vie commune, d'utiliser l'intime comme scène politique, de préfigurer la société de demain à même les actions d'opposition d'aujourd'hui. Dans un conflit social polymorphe, on fait pression par le nombre, mais on rassemble dans le respect des singularités. Le combat fait autant appel à la raison, par la lecture et l'échange, qu'à l'empathie, avec la logique nouvelle du *soin* collectif (le *care*), et à l'imaginaire, qu'il faut « décoloniser » au sens d'en supprimer les pulsions de conquête et de hiérarchie. Pareille intelligence collective dénonce les injustices là où elles surgissent, puisqu'on « entre d'abord dans le problème de la justice par le sentiment de l'injustice¹³ », comme le posait Paul Ricœur. Et les tactiques relancent les affects. C'est le ressort ludique des réquisitions festives d'appartements pour les réfugiés, des *flashmobs* qui transforment un marché en agora, des performances qui mettent en scène le problème. Ou le recours à l'humour et la satire qu'inauguraient, au début du siècle, les actions de Génération précaire ou Sauvons les riches.

La joie est cardinale : joie de militer, d'apprendre, de refuser, de chambouler. Politiser ceux qui souffrent commence par les aider à se sentir mieux (le *well-being* des militants américains), par les codes gestuels, les exercices de détente,

les dialogues informels qui brisent la glace (*ice-breakers*). Mais une communauté d'affects ne saurait naître hors-sol : dans la tradition du *community organizing* de Saul Alinsky, l'essentiel est dans l'ancrage, le local, le terrain quotidien – dont la nouvelle génération a réinventé les espaces, de la ZAD en sécession aux squats autogérés et aux Maisons des Femmes. Autant d'hétérotopies, au sens que leur donnait Michel Foucault : ni utopies abstraites ni lieux virtuels, des enclaves alternatives, des contre-feux actifs. L'expérimentation est bien ici le mot-clé.

La deuxième dimension en découle : un pragmatisme politique inédit. Qui se mobilise et de quelle manière : c'est le qui et le comment qui dessineront l'objet de la lutte, jamais prédéfini. On va tracer le chemin en cheminant, selon la formule des Indiens zapatistes du Mexique (*caminar caminando*). Il faut tenir compte de la fin du mois autant que de la fin du monde, de l'identité de chacun autant que des rapports sociaux. Déployer un monde vécu d'alternatives en acte plutôt que combattre un ennemi, pour rendre celui-ci inutile plus qu'illégitime. Le pragmatisme est à tous les étages : cours de couture pour accompagner les personnes en transition de genre, initiation à l'auto-défense, « vélorutions » soudaines bloquant le trafic automobile, *die-ins* géants (s'allonger en silence sur une place) dans la tradition des activistes du sida, combats juridiques en épluchant les lois nouvelles et s'aidant d'avocats complices – ou cet abattoir à ciel ouvert improvisé à Paris par des antispécistes dans les jardins du Palais-Royal, à l'été 2015. Pragmatique, surtout, parce qu'on vise des résultats. Début 2021, c'est la condamnation de l'État français pour « inaction climatique » par le tribunal administratif de Paris. Ou en 2015, le défilé réjouissant des Georgette Sand, avec tampons géants et la pétition « laissez-nous saigner » distribuée alentour, qui obtient la baisse de la TVA de 20 % à 5,5 % sur les protections menstruelles. Les inventions, incessantes, se mêlent à un répertoire d'actions hérité de vingt ans de mouvements sociaux nouveaux, de la place Tahrir aux Américains d'Occupy Wall Street, des

Indignados espagnols aux samedis successifs, en France, des Gilets jaunes. À chaque fois, un hashtag et des podcasts perpétuent déjà une mémoire.

Une troisième dimension est la radicalité revendiquée de ces combats. Peu importe aux militants que le mot soit associé au terrorisme islamiste (avec les politiques de déradicalisation) ou aux gauchistes d'il y a cinquante ans. Il signale surtout le souci étymologique de prendre les mots et les actes « à la racine » et de ne pas s'enfermer dans la demi-mesure. Radicale est leur critique de la notion d'intégration, qu'ils savent héritée de l'époque coloniale, de celle de parité, vue en lot de consolation simplement statistique, du sujet individuel et de la science occidentale, qu'ils associent après maints auteurs à l'histoire d'une Europe conquérante et foncièrement inégalitaire. Ils savent, d'un savoir spontané, que la destruction du vivant et les hiérarchies raciales, les écocides et les génocides, sont au cœur d'une telle histoire, et que l'eurocentrisme les a trop longtemps aveuglés. Radicale est parfois aussi leur critique du travail aliéné, tel qu'il attend la plupart des jeunes, leur refus de l'économie, leur éloge du désœuvrement – qui ne sont pas sans rapport avec la vague actuelle de démissions, d'abandons de postes, de simple réticence à l'emploi. Et leur critique radicale cible aussi les instruments démocratiques de la négociation et de la délibération, qui jamais dans l'histoire ne suffirent à obtenir des avancées majeures : il n'est plus question de demander ni même revendiquer des droits trop longtemps attendus, mais de les prendre, d'agir comme si on les avait, de vivre à partir d'eux. Ni d'opposer comme deux absolus la violence et la non-violence, mais de quitter cette polarité pour privilégier les moyens les plus efficaces, chaque fois différents, de faire avancer leurs causes.

La quatrième dimension, qui coiffe les trois premières, est une farouche indépendance intellectuelle – si, comme le pensent certains, la longue lutte pour la justice sociale, passée par la conquête de ses conditions légales (au XIX^e siècle) puis matérielles et politiques (au XX^e), vise aujourd'hui ses conditions épistémiques, son autonomie de pensée. La vigilance est extrême face à tout ce

qui peut ressembler à une autorité intellectuelle, qui analyse des inégalités qu'elle ne vit pas et reproduit, d'un ton docte, la domination des esprits. Un certain marxisme, ou post-marxisme, en devient suspect, comme les leçons des démocrates et de tous les professeurs. On lit, on analyse, on pense, moyennant un droit d'inventaire sur toutes les bibliothèques d'hier et un bricolage critique (prudent ou naïf, selon les cas) des théories d'aujourd'hui, théories du genre ou théorie critique de la race. Il en découle une pensée complexe, imbriquée, patiente, tout sauf manichéenne (jusqu'aux formules d'il y a dix ans sur « les 99 % et les 1 % », les très riches et les autres, que les militants disent souvent simplistes). Dès lors, tout est lié, intriqué. Ils sont conscients de la « généalogie sexuelle et coloniale de la nation française¹⁴ », mais aussi de l'heureux effet de ces invisibles trop visibles qui, depuis des générations, ont contribué généreusement à féminiser, arabiser, asianiser, créoliser la France éternelle. De même qu'ils savent l'importance capitale pour leurs luttes de l'outil juridique, mais aussi le risque, dont certains font état, de « juridiser » à l'excès un combat qui doit rester politique¹⁵. Ils en savent plus que leurs détracteurs, qui s'offusquent des « réunions non-mixtes » alors qu'elles sont une des plus anciennes tactiques des opprimés pour qu'une parole libre circule – suffragettes ou militants noirs des droits civiques, et jusqu'aux ouvriers du XIX^e siècle qui refusaient les contremaîtres aux réunions syndicales. Et ce savoir complexe, cet éveil critique, il s'agit de les diffuser par tous les moyens : affichages, posts, messages viraux, tracts, vidéo-enquêtes.

Le cœur de cette pensée complexe, et l'erreur principale de nos croisés, tient à la question de l'identité. Si ceux-ci les accusent de l'imposer contre le bel universel, c'est pour mieux masquer le ressort identitaire de leur propre logique – qui est, au mieux, occidentale ou eurocentrée et, au pire, nationale et raciale. Qui cherche une critique forte de l'identité la trouvera dans cette génération : « on ne nous laisse pas être multiples », répètent-ils, déboutant la mono-identité au nom de toutes celles qui les habitent (sexuelle, ethnique,

sociale, religieuse, géographique, d'âge) et souvent les déchirent. D'où leur humour émancipateur pour mieux se déprendre d'une identité assignée, jamais choisie. D'où leur réquisitoire contre tous les dualismes qui organisent nos vies (homme/femme, raison/émotion, humain/animal, nature/culture...) et leur désir joyeux d'un monde qui ne soit pas binaire. Car ils le martèlent : il y a tant et tant de manières d'être vivant. Leur rapport au plaisir comme au glissement des genres est une façon, toujours, d'avoir plus d'un corps, plus d'un horizon sensible, beaucoup plus qu'un seul usage d'eux-mêmes. Leur force, qui ne se mesure pas à l'audimat ou au nombre de vues, est de faire l'expérience de vies différentes dans des corps différents, réappropriés, innombrables, soustraits à la honte. C'est pourquoi ce vieux sujet individuel, celui des philosophes et des juristes, les convainc peu, s'il y a démultiplication des sujets, incorporation de subjectivités multiples, et plutôt une « position de sujet¹⁶ », selon les luttes et les espaces, qu'une entité figée et éternelle. Construite et donc, s'il le faut, à déconstruire, l'identité est pour eux le contraire d'un mantra, d'un fétiche : plutôt le support de l'oppression, le fardeau d'une assignation, la scène des mobilisations et des inventions de nouveaux rapports, de nouveaux sujets, d'émancipations inédites.

Bien sûr, tout cela manque encore aux propos péremptaires et aux répliques naïves de beaucoup d'entre eux, abonnés des réseaux plus que militants, consommateurs plus qu'activistes, ou trop jeunes pour qu'ait débuté ce travail de conscientisation, interminable. Mais dans l'ensemble, cette intelligence critique encore hirsute, parfois balbutiante, nous fait évoluer vers un monde moins stupide – et à rebours des intolérances de forcenés dont on les accuse, vers plus de civilité, de respect et de tolérance. Lycéen dans les années 1980, j'ai été moi-même éduqué avec des manuels d'histoire qui mentionnaient à peine la colonisation ou la guerre d'Algérie, pour regarder le soir à la télévision le *Collaro Show* qu'on a oublié et, sur les nouvelles chaînes, des humoristes assez scabreux. Un monde où pour faire rire ses copains, l'ado n'imité plus comme à

cette époque l'accent africain ou la démarche des nains, où les librairies ont cessé d'enterrer des pans entiers de notre histoire, où on ne dîne plus en famille devant le strip-tease d'une soubrette, est tout simplement un monde moins con – on m'excusera cette grossièreté. Ce monde n'est pas celui d'une hystérie identitaire contre la Raison des Lumières, comme le disent les nouveaux croisés, mais d'une intelligence en acte face à une violence et une bêtise inédites. Car en matière de domination, on le sait, les dominés en savent toujours plus que les dominants.

LE RISQUE DES MOTS, LE POIDS DES RÉSEAUX

Mais il y a un mais – et des limites à ce tableau. C'est un racisme et un sexisme des places qui est combattu : le fait non plus tant d'expulser que de renvoyer à sa place – de musulman, de femme, de migrant, d'homosexuel, etc. Une logique d'assignation à une place prédéfinie, par un ensemble de représentations et de catégories retirant aux intéressés toute singularité. À quoi ils répondent par un acte d'apparition dans l'espace public, indissociable d'ailleurs d'un droit de disparition, pour échapper à l'assignation. Mais opposer aux stéréotypes une différence singulière ne peut se faire qu'en énonçant sa différence, à même le langage, qui en devient le vecteur de la résistance : l'émancipation commence par les mots, dans la langue, puisque c'est par les mots, dans la langue, que les minorités ont été assignées, produites, blessées au cœur. Les gamins des quartiers savent au jour le jour que leur langage les incrimine autant que leur couleur de peau. D'où l'insistance sur les termes employés, le vocabulaire nouveau, le détournement des mots qui offensent, seule à même de défaire l'assignation.

De fait, les terrains d'une telle lutte, et les polémiques qu'en tirent ses opposants, ont tous à voir avec le langage, la parole : avec les mots qui expriment une culture particulière, irréductible à l'assimilation, ou pour les

violences sexuelles, avec l'aptitude à dire non, condition du consentement. Les termes précis apparus récemment, qu'exècrent tant les croisés d'aujourd'hui, ne sont donc pas, comme ils le répètent, une mode, un jargon, une façon de se payer de mots, mais la pointe avancée du combat, un jeu avec les normes pour inventer des identités non figées. Néologismes ou expressions neuves ont bien cette fonction. Patriarcal renvoie à une histoire plus longue que macho ou misogyne. Culture du viol étend la violence de l'effraction sexuelle à sa possibilité et ses contextes. La valorisation peut masquer l'appropriation. Décolonial lie le racisme à une filiation séculaire. Le neutre du genre n'est pas une absence de genre. Raciser est le seul moyen d'exprimer la production des corps et des identités raciales par des normes. Sans oublier les formules peu traduisibles venues de l'anglais, comme le rejet de l'autre dans son altérité (*othering of the other*) ou la part de domination dans le terme de chef-d'œuvre (*masterpiece* devenu *master's piece*, le morceau du chef¹⁷).

Or, le danger des mots, qui blessent, peut se retourner chez ceux qui les renouvellent en un danger inverse : une forme de pathologie du langage devenu chez certains l'alpha et l'omega de la lutte, objet sacralisé, signe vrai auquel on attribue hâtivement les mauvaises intentions de ceux qui l'énoncent et les vertus de ceux qui le réinventent. Guette toujours, dans les discussions, le risque du bavardage, du surcodage, sinon d'une forme de lingopathie (la crispation verbale qui empêche de prononcer les mots ennemis ou change les mots nouveaux en fétiches) qui est aussi une limite politique. Car les « tempêtes dans une théière », comme on nomme parfois les débats autarciques des campus américains, mènent rarement à des raz de marée sociopolitiques. Au mieux, cette résistance dans la langue est la seule façon d'échapper à la dichotomie obligée du dire et du faire, du langage et de l'action, la seule façon que parler soit déjà une « action qui confirme ou transforme la distribution des positions », dans les termes de Jacques Rancière, pour qui « une communauté émancipée est une communauté de conteurs et de traducteurs¹⁸ ». Mais au

pire, c'est le risque que le discours oppresseur et le discours opprimé se définissent en miroir inversé, se renforcent par l'effet de la surenchère, ou de ce que Pierre Bourdieu appelait « le jeu des cécités croisées ». Le risque qu'ainsi, celui-ci échoue à se défaire de celui-là.

C'est ce purisme du langage, quand il est rigide et buté, qui fait glisser la lutte vers le manichéisme du bien et du mal, l'obsession moralisatrice incompatible avec la composante tactique du combat politique. Il réduit la part collective, instituante, du changement désiré, son ouverture nécessaire. Le danger, en en restant aux formes verbales de la souffrance, est d'individualiser à outrance un problème qui doit rester politique, et d'enfermer les intéressés dans ce que la politiste Wendy Brown nomme « l'attachement blessé » à sa douleur et sa faiblesse, devenues en soi des vertus sociales qu'on relance sans cesse sur la scène de sa démonstration – au point que parfois « le langage de la reconnaissance devient un langage de la non-liberté¹⁹ ». Le refus du compromis dans le dialogue et la tentation qui existe d'une consolation victimaire (même si on ne saurait tout y réduire, comme le font ceux qui dénigrent la « victimisation ») ne sont pas adaptés, tout simplement, à ce monde embrouillé, instable, ambigu, où les ennemis n'en sont pas tous et les vertueux ont aussi leurs défauts. Un monde où sacrifier sa condition de victime revient aussi à s'en déguiser, s'en satisfaire, la chosifier et l'éterniser. En absolutisant les mots et les gestes, en en faisant dépendre à chaque fois le salut de son âme, ils débouchent sur un perfectionnisme moral qui tend vers une logique de secte, une dimension religieuse. La religion, défendue contre les islamophobes, promue parfois en part spirituelle du combat, n'est pas par hasard l'un des grands-angles morts des luttes minoritaires. L'émancipation requiert, au contraire, une vision dialectique – au nom de laquelle on peut opposer à ceux qui font tomber les statues des salauds d'hier (qu'ils l'aient d'ailleurs été ou non) l'idée que les garder, c'est garder les preuves des

oppressions passées, garder sous ses yeux la figure de l'ennemi, mais que nettoyer la ville des symboles du passé est aussi une façon de désarmer la lutte.

L'autre grande limite, moins contrôlable que la fixation langagière, tient au poids dans ces combats de l'outil numérique, de la diffusion en-ligne, des réseaux sociaux et des algorithmes invisibles qui en organisent le fonctionnement. Ils ont d'abord été une force, une aubaine, permettant de contourner les médias dominants, d'ouvrir des espaces autonomes, de donner aux mobilisations une diffusion virale que l'ordre établi avait toujours cherché à limiter. Mais le vecteur du conflit et des mobilisations minoritaires est aussi l'algorithme, programmé pour polariser artificiellement la communication en réseau, pour lancer des polémiques inutiles et des surenchères frénétiques, dans l'unique but d'optimiser le trafic, donc le profit²⁰. Certains en ont conscience, développant même une technocritique nouvelle, contre les méfaits politiques et écologiques de la numérisation à tout-va. Mais les dispositifs utilisés échappent souvent à tout contrôle, desservant parfois la lutte là où ils sont censés l'appuyer : usage immodéré du like et du hashtag, dénonciations virales débordant l'objectif visé, formats trop brefs de Twitter ou Slack, exclusion sociale par le *shunning* (rejet) ou le *shaming* (faire honte), invasion des réseaux par le *trolling* médisant, emploi du *fun fact* (une donnée cocasse) en unité ludique de savoir, et tant d'autres. Et là où la haine gronde contre les minorités, *fake news* et montages viraux favorisent la bêtise crasse et le ressentiment – poussant par exemple 15 % des Américains, d'après un sondage récent du Public Religion Research Institute, à croire que le gouvernement, l'économie et les médias sont entre les mains de satanistes pédophiles, contre lesquels la seule solution est donc le recours à la violence.

ÉMANCIPATION COMMUNE ?

Finalement, une question cruciale reste ouverte, abyssale : celle de ce qui peut rassembler ces mobilisations nouvelles, leurs causes dispersées, les faire sortir peut-être de la minorité. Les nouveaux militants savent tous plus ou moins que la notion d'émancipation nous vient du XVIII^e et du XIX^e siècles, d'un monde blanc et masculin, eurocentré et colonial, où la conquête des libertés était loin de concerner tout le monde. Or, l'émancipation, pour rester un horizon valable, ne peut être que celle de tous, désormais, et non plus de quelques-uns, qui en se l'accaparant la discréditent à long terme. C'est en fin de compte ce désir de l'étendre à tous qui suscite tant de haine. Mais les logiques, les objectifs, les lexiques même, diffèrent beaucoup d'une lutte à l'autre, que des mondes parfois séparent. Car la transition de genre parle peu aux réfugiés. Car l'antiracisme culturel éloigne souvent du combat anticapitaliste. Et car endiguer l'islamophobie n'a que peu à voir avec la catastrophe écologique. Sans oublier les pommes de discorde, les mille luttes intestines. Sur le port du voile, la prostitution, la transidentité ou la question du consentement au rapport sexuel, les divergences guettent, explosent souvent. Cette dispersion, dont les militants font une richesse, les incite à préférer le travail collectif, coopératif, à l'unitarisme social d'hier, une forme de « confluence » des combats à la vieille convergence des luttes. Pourtant, des rapprochements se font, des liens se tissent. Des croisements inédits dessinent un espace politique nouveau, expérimental, fait d'interdépendance et de solidarités. En quête d'un pivot, d'un axe transversal, qui ne pourra pas ne pas être une lutte renouvelée contre le capitalisme – car c'est en dernier ressort le fondement historique, et très actuel, des oppressions.

Certains articulent domination sexuelle et économie de marché, crimes sexistes et néolibéralisme. Jusqu'à défendre un « communisme queer » contre l'hétérosexualité comme mode de (re)production. Car si le capitalisme d'aujourd'hui fonctionne comme incitation permanente, trompeuse, à la jouissance, ne faut-il pas alors « ré-érotiser » autrement les lieux de travail et les

rapports sociaux, qui exigent pour l'instant que « vos puissances érotiques » attendent le week-end et les loisirs²¹ ? D'autres tentent une jonction, plus délicate, de l'antiracisme et du féminisme. Ils font valoir un sens du masculin et du féminin hérité d'autres cultures, critiquent les arguments jugés xénophobes des élites contre le port du voile et, au-delà, un féminisme classique vu comme blanc et bourgeois – injuste en tout cas si, comme le dit Houria Bouteldja, « nous reprocher de ne pas être féministes, c'est comme reprocher à un pauvre de ne pas manger de caviar²² ». D'autres encore, rappelant que l'immigré a d'abord été une main-d'œuvre bon marché, font le lien, plus flagrant, entre domination raciale et rapports de production – surtout que les polémiques d'aujourd'hui sur le racisme ou le colonialisme ont aussi pour avantage de détourner l'attention des plans sociaux et de la précarisation : quand, en juin 2021, l'université anglaise de Leicester lançait un « cursus décolonial » juste après la suppression de nombreux postes de titulaires, les médias n'ont parlé que de celui-là mais jamais de celle-ci.

Et autour des luttes écologistes, les intersections sont plus nombreuses encore. On parle de « mizoogynie » pour suggérer que les femmes sont maltraitées car assimilées à la nature, et que l'abolition de l'élevage serait une condition de leur émancipation. Et à même les nouveaux mouvements sociaux, on répète que « les violences sociales et environnementales sont les mêmes », comme le posaient en 2019 certains appels des Gilets jaunes pour une jonction avec les « Gilets verts ». Si ce dernier lien, entre écologie et anticapitalisme, n'est pas fait, soutiennent les militants, le risque est celui d'une écologie décorative ou même l'essor d'un « éco-fascisme ».

Tout est lié, décidément. Les forces du marché font souffler le chaud et le froid, selon qu'elles ont besoin de travailleurs bon marché, ou du soutien idéologique des nouveaux croisés, ou de controverses qui feront diversion. Le ventre des femmes reste le carrefour de toutes les oppressions, et le lieu – dont elles sont toujours expropriées – d'une reproduction indéfinie de l'ordre social.

Et la destruction de la nature est aussi celle des minorités, comme dans le slogan des écologistes radicaux d'aujourd'hui : « nous ne défendons pas la nature, nous sommes la nature qui se défend ». Nouer de tels liens, subtils et entrelacés, n'est pas le monopole des activistes : les sciences sociales, l'art et la littérature s'y appliquent depuis longtemps déjà. Un roman comme *La Chambre de Giovanni* (1956), de l'écrivain noir James Baldwin, qui raconte la liaison entre deux hommes blancs, était déjà une expérience dans ce sens. Le texte poétique de Mathieu Riboulet *Entre les deux il n'y a rien* (2015) tresse ensemble le désir homosexuel et le souvenir des luttes gauchistes des années 1970. Et même *La Tache* (2000), le roman de Philip Roth dont se réclament les anti-woke (un professeur y étant renvoyé à cause d'un mot sur des étudiants noirs), relève d'une telle intrication – le protagoniste, Coleman Silk, y a adopté l'identité juive pour effacer son origine noire, et il paie très cher sa relation fougueuse avec une prolétaire, dont il défend la liberté mieux que les donneurs de leçon du campus. Pas d'autre moyen d'éviter les simplifications que de faire voir, faire lire, faire comprendre.

Mais pour limiter les divergences sinon la concurrence entre les causes défendues et échapper au piège du confort victimaire, du narcissisme doloriste, il faut renvoyer sans cesse au capitalisme néolibéral : non pas comme cause directe des discriminations, qui ont souvent leur logique propre, mais comme leur ferment ponctuel, leur cadre extérieur, et la raison d'être unique des oligarchies mondiales qui, soit qu'elles s'en arrangent, soit qu'elles prétendent s'y opposer, soit qu'elles les réduisent à des dégâts collatéraux, ont un intérêt direct au triple ravage de la nature, des minorités et des subjectivités. Au sacrifice des plus vulnérables, ressort premier de leur pouvoir. Car c'est, avant tout autre facteur, le capitalisme contemporain qui est patriarcal, discriminant, néocolonial et écocidaire. Et de fait, tout en relève : le « progrès » libéral qu'on brandit pour reprocher aux communautés leurs traditions ; le « débat » qu'on promeut quand il n'est qu'une polarisation à coups d'algorithmes et de

stratégies médiatiques ; la « diversité » vantée par les managers au service de leur image et d'une mondialisation économique qu'ils disent irréversible ; le « capitalisme vert » si lucratif qu'on développe sous prétexte de crise écologique ; la « libération » des femmes et des homosexuels qu'on veut bien porter à condition qu'ils deviennent de juteux segments de marché ; et jusqu'à la férocité du crime organisé et de la petite délinquance (dont les minorités sont les premières victimes, à même les quartiers) qui restent la forme la plus sauvage mais pas la moins fidèle de la vieille logique du profit. Sauf que cette infrastructure financière de la violence mondiale est moins visible que l'injure raciste ou le harcèlement sexuel. Et que la nouvelle génération a du mal à leur appliquer une telle causalité, coupée qu'elle est des luttes d'hier, bercée par le refrain du tournant du millénaire selon lequel « il n'y a plus d'alternatives », méfiante aussi envers des marxismes qui ont trop souvent minimisé la discrimination des minorités.

Le risque, immense, est que le ressentiment de classe et les souffrances dues au capitalisme en soient dissociés, dépolitisés, changés en simples indices de différence sociale. La désormais fameuse notion d'*intersectionnalité*, moquée ou incomprise, exprime d'abord ce souci de relier les discriminations au terrain social et économique – ce en quoi elle figure, à sa façon, un substitut du vieil universel, un universel minimal encore en construction. Et à leur échelle, sur le terrain, d'autres travaillent aussi dans ce sens. Coopératives, ONG ou collectifs artistes sont de plus en plus nombreux à proposer aux discriminés de tous horizons les logiques rodées de l'éducation populaire, des camps d'été, du lobbying citoyen ou de la réquisition de logements. Du moment que la minorité n'est ni le point de départ ni d'arrivée, mais l'agent direct de la lutte sociale. Et qu'on n'a pas à choisir entre celle-ci et celle-là.

L'essentiel, pour finir, est d'admettre qu'on a changé de monde : qu'avec l'irruption sur la scène du monde de tout le Sud global, on est entré dans le temps du « tout-monde²³ », d'un décentrement irréversible du Nord blanc, et

que le vieux privilège du sujet européen en agent unique de l'histoire est en cours d'abolition. La jeunesse qui se lève aujourd'hui, proposant un nouveau désir collectif à la place des vieilles mélancolies de gauche, en a plus conscience que ses aînés. Elle pourrait bien enrichir de dimensions étonnantes, imprévues, la notion séculaire d'émancipation, l'un de ces « mots blessés²⁴ » ressortis abîmés du long XX^e siècle. Elle pourrait la tirer vers un horizon indien, au sens des luttes que mènent les Zapatistes du Mexique, les Aborigènes ou les femmes en Inde. Au rationalisme militant s'ajoutent aujourd'hui des formes de magie et de spiritualité bienvenues, du côté du néopaganisme, de la sororité entre « sorcières », de la reconnexion intégrale avec le vivant. Au paternalisme partisan d'hier on préfère une entre-écoute amicale des luttes variées, une prise en main de son propre sort : « tout ce qui est fait pour moi mais sans moi est fait contre moi », disait déjà le Mahatma Gandhi, que prolongent les néoféministes – « ne nous libérez pas, on s'en charge ! ». L'émancipation devient le principe moins abstrait d'une simple non-domination, dans la filiation de l'*ahimsa* dérivé de l'hindouisme : le « désir de ne pas nuire ».

Cet ingrédient indien, qu'on sent éclore ici et là, renvoie surtout à l'ancrage de la lutte, à son sol de communautés et de traditions, au nom desquels il faut préserver les attachements, travailler aux réattachements – et non plus seulement, dans le sens que l'Europe moderne avait donné à l'émancipation, se libérer d'hier et s'arracher aux traditions. La modernité, sous prétexte de libérer, a séparé, détaché, extirpé. Ces luttes nouvelles, elles, veillent à suturer les liens, à les retisser. À ne pas dissoudre, prohiber ou diaboliser la *communauté* qui, avant d'être un danger pour la nation ou la république, est le seul site viable d'un commun de pensée et de vie. Peut-être faudra-t-il abandonner le mot fatigué d'émancipation, trop imprégné encore par cet appel du vide, de l'avenir dissocié, hors sol. À moins que se réattacher pour mieux échapper aux oppressions relève d'une contradiction insoluble. L'avenir le dira. En attendant, sachons gré à cette jeunesse du monde, enfin debout, de tracer pareils horizons,

de tenter pareille reconnexion, et par son pragmatisme d'époque, de préférer à un improbable système nouveau toutes les façons de se soustraire à l'oppression, tous les arts de l'esquive et de l'invention d'abris. Qui sont trop neufs, trop confus encore, ou discutables – un tri se fera, inévitablement –, pour trouver une traduction politique dans le langage des institutions et des régimes en place. Mais ils témoignent d'un moment historique de renouvellement des possibles chez tous les opprimés.

1. Gardant au masculin grammatical sa neutralité de sens, je fais le choix dans ce livre de ne pas employer l'écriture inclusive – et prie de m'en excuser ceux qui en seraient indigné.e.s.

2. Sources, dans l'ordre : Brice Couturier, *Ok Millennials !*, L'Observatoire, 2021 ; Philippe Val, invité des « Contrariantes », *Le Point*, 10 juin 2022 ; « Bruckner – wokisme », *Le Point*, 11 décembre 2021 ; Soirée de lancement du hors-série de la revue *Front populaire*, 2 octobre 2021 ; Pierre Jourde, *La Tyrannie vertueuse*, Le Cherche-midi, 2022 ; Mathieu Bock-Côté, *Le Multiculturalisme comme religion politique*, Le Cerf, 2016 ; Anne Toulouse, *Wokisme : la France sera-t-elle contaminée ?*, Le Rocher, 2022.

3. Tribune de Virginie Despentes dans *Libération*, 1^{er} mars 2020.

4. C'était déjà l'argument de Bernard-Henri Lévy dans *La Pureté dangereuse* (Grasset, 1994).

5. Pierre Valentin, « L'idéologie woke », 2021, www.fondapol.org.

6. Une stratégie dont retracent la genèse quelques études récentes, comme Alex Mahoudeau, *La Panique Woke. Anatomie d'une offensive réactionnaire*, Textuel, 2022.

7. C'est l'esprit de la tribune signée par cent femmes (plus ou moins) célèbres contre #metoo : « Nous défendons une liberté d'importuner, indispensable à la liberté sexuelle » (*Le Monde*, 9 janvier 2018).

8. Markus Willinger, *Génération Identitaire. Une déclaration de guerre contre les soixante-huitards*, Éditions Arktos, 2014.

9. Pablo Stefanoni, *La Rébellion est-elle passée à droite ?*, La Découverte, 2022.

10. Philippe Vardon-Raybaud, *Éléments pour une contre-culture identitaire*, Éditions IDées, 2011.

11. C'est le thème de la « pilule rouge », si populaire sur la fachosphère (#redpill).

12. Outre mon propre travail sur les mouvements sociaux et mes observations de terrain, j'emprunte ici librement à la précieuse enquête de Réjane Sénac, *Radicales et fluides. Les mobilisations contemporaines* (Presses de Sciences Po, 2021).

13. Paul Ricoeur, *Le Juste*, Esprit, 1995.

14. Sous-titre de l'étude d'Elsa Dorlin, *La Matrice de la race* (La Découverte, 2006).

15. Laure Bereni, Alice Debauche, Emmanuelle Latour et Anne Revillard, « Entre contrainte et ressource : les mouvements féministes face au droit », *Nouvelles Questions féministes*, n°20, 2010.

16. Voir Ernesto Laclau et Chantal Mouffe, *Hégémonie et stratégie socialiste. Vers une radicalisation de la démocratie*, Fayard, 2019.

17. Les jeunes internautes sont nombreux à y aller de leur glossaire, pour aider leurs aînés à s'y retrouver (voir par exemple nylon.fr/le-wokisme-explique-a-tes-darron-ne-s/).

18. Jacques Rancière, *Le Spectateur émancipé*, La Fabrique, 2008, p.19 et p.29.

19. Wendy Brown, *States of Inquiry : Power and Freedom in Late Modernity*, Princeton University Press, 1995.

20. Frances Haugen, ex-employée de Facebook (qui possède Instagram), en révélait les stratégies début 2021 : « La version actuelle de Facebook provoque des violences interethniques, car l'entreprise décide en fonction de ce qui lui rapporte le plus d'argent... ».

21. Audre Lorde, « L'érotisme comme puissance », dans *Sister Outsider*, Mamamelis, 2003.

22. Houria Bouteldja, *Les Blancs, les Juifs et nous. Vers une politique de l'amour révolutionnaire*, La Fabrique, 2016, p. 83.

23. Selon la belle formule d'Édouard Glissant (*Traité du tout-monde. Poétique IV*, Gallimard, 1997).

24. Comme le disait le philosophe Daniel Bensaïd dans son dernier texte (« Le mot "communisme", ses blessures, sa charge explosive », *Libération*, 21 janvier 2010).

GALLIMARD

5, rue Gaston-Gallimard, 75328 Paris cedex 07

www.gallimard.fr

Directeur de la publication : **Antoine Gallimard**

Direction éditoriale : **Alban Cerisier**

alban.cerisier@gallimard.fr

tracts.gallimard.fr

© ÉDITIONS GALLIMARD, 2023. Pour l'édition papier.

© *Éditions Gallimard*, 2023. Pour l'édition numérique.

OceanofPDF.com



Ici et là, quelque chose se lève aux quatre coins du globe face à une adversité ravivée. Quelque chose qui n'est pas la fin de la civilisation, mais peut-être sa dernière chance.

FRANÇOIS CUSSET

Derrière l'épouvantail woke, le vieux monde allié à l'extrême droite s'attaque à la jeunesse et à son combat renouvelé pour la justice, sexuelle, raciale, sociale, climatique – en fustigeant une génération de fanatiques qui menaceraient la civilisation. Or, la violence et l'intolérance, le *cancel* et le *shaming*, sont en face : là où on fait la guerre aux minorités, hurle au racisme anti-blanc et à l'hystérie féministe, ridiculise les transitions de genre et punit les écolos radicaux. Contre ces retours de bâton, quelque chose d'inédit est en train de se lever, qui a ses tics de langage mais aussi ses ruses, ses affects, son ancrage et son intelligence critique, en quête d'une civilité nouvelle et d'un horizon d'émancipation commun.

DEPUIS *QUEER CRITICS* (PUF, 2002) ET *FRENCH THEORY* (LA DÉCOUVERTE, 2003), FRANÇOIS CUSSET A PUBLIÉ UNE DOUZAINES D'ESSAIS ET DE ROMANS, DE LA FICTION POLITIQUE À L'HISTOIRE DES IDÉES. IL EST PROFESSEUR D'ÉTUDES AMÉRICAINES À L'UNIVERSITÉ PARIS-NANTERRE.

JANVIER 2023

OceanofPDF.com

Cette édition électronique du livre *La Haine de l'émancipation. Debout la jeunesse du monde* de François Cusset a été réalisée le 13 janvier 2023 par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage (ISBN : 9782073024404 - Numéro d'édition : 596228).

Code Sodis : U56787 - ISBN : 9782073024428 - Numéro d'édition : 596231

Ce livre numérique a été converti initialement au format EPUB par Isako www.isako.com à partir de l'édition papier du même ouvrage.

OceanofPDF.com

Table des matières

Couverture

Avant-propos

Exergue

Pourquoi tant de haine ?

LA FABRIQUE D'UN MONSTRE

QUELQUE CHOSE SE LÈVE

L'ÉTERNEL RETOUR DU BÂTON

FACE À LA VIOLENCE : LES RUSES DE L'INTELLIGENCE

LE RISQUE DES MOTS, LE POIDS DES RÉSEAUX

ÉMANCIPATION COMMUNE ?

Copyright

Présentation

Achevé de numériser

OceanofPDF.com